

CO
éditions
/ ROMAN

P.J. DUBREUIL

Le passé en abyme



P.J. Dubreuil

Le passé en abyme

Roman

Du même auteur, publié chez n'co éditions

Fantasy :

Chroniques de Diamanterre

- Épisode 1 : Bienvenue dans le système (mars 2022)
- Épisode 2 : Le Roi-Druide (juillet 2022)
- Épisode 3 : Le troisième continent (février 2023)

Thrillers / Policier :

Sous influence (juin 2022)

Affaire de sang (janvier 2023)

Ailleurs...

Fantasy / Science-fiction :

Templier, le dernier gardien (Éditions Sydney Laurent)

Trilogie de l'expansion galactique :

- Tome 1 : Le retour des Morbacks (Éditions Sydney Laurent)
- Tome 2 : Le secret des Oltaranns (Éditions Sydney Laurent)
- Tome 3 : Le gambit de l'empereur (Éditions Sydney Laurent)

Des hamsters et des hommes (Éditions Sydney Laurent)

Trilogie des Stellarques :

- Tome 1 : Exillium (Éditions de l'Arbre-Monde)
- Tome 2 : Résilience (Éditions de l'Arbre-Monde)
- Tome 3 : Machinations (Éditions de l'Arbre-Monde, à paraître)

La deuxième vie de Benjamin Augrandpied (Éditions de l'Arbre-Monde)

Thrillers / Policier :

La mémoire en fusion (Éditions Saint-Honoré)

Les pourritures terrestres (Éditions Sydney Laurent)

De Profundis (Éditions Sydney Laurent)

Virusse (Éditions Sydney Laurent)

Le passé en abyme (1^{re} édition, Éditions Sydney Laurent)

Vous reprendrez bien des clams (Éditions de l'Arbre-Monde)

*La vie, c'est comme une bicyclette.
Il faut avancer pour ne pas perdre l'équilibre.*

Albert Einstein

Sommaire

PROLOGUE	1
1 – Caserne de Varces Allières et Risset, Isère	7
2 – Carnon-Plage, Hérault. Trois ans plus tard	12
3 – Carnon-Plage, Hérault	18
4 – Carnon-Plage, Hérault	26
5 – Carnon-Plage, Hérault	33
6 – Le même jour, un peu plus tard	41
7 – Carnon, Hérault	48
8 – Montpellier, Hérault	55
9 – Carnon-Plage, Hérault	61
10 – Montpellier, Hérault	69
11 – Montpellier, Hérault	76
12 – Carnon-Plage, Hérault	82
13 – Carnon-Plage, Hérault	89
14 – Montpellier, Hérault	97
15 – Grenoble, Isère	104
16 – Caserne de Varces, Isère	113
17 – Grenoble, Isère	120
18 – Ministère des Armées, Hôtel de Brienne, Paris 7 ^e	126
19 – Montpellier, Hérault	133
20 – Montpellier, Hérault	141
21 – Ministère des Armées	150
22 – Montpellier, Hérault	155
23 – Ministère des Armées	162
24 – Guéret, Creuse	167
25 – Ministère des Armées	174
26 – Guéret, Creuse	176
27 – Ministère des Armées	183
28 – Guéret, Creuse	186
29 – Guéret, Creuse	193
30 – Extraits du journal d'Yves Rolland	199
31 – Guéret, Creuse – Montpellier, Hérault	211
ÉPILOGUE	219
POSTFACE	222

PROLOGUE

Les éprouvettes sont soigneusement rangées, comme de bons petits soldats, alignées dans de vastes conteneurs emplis d'azote liquide. Chacune porte une étiquette affichant deux lettres et une date : simplement le mois et l'année. Les gros récipients sont fermés. Pour le moment, il n'y a aucune raison de les ouvrir : l'expérimentation n'a pas encore débuté.

Périodiquement, un homme en blouse blanche passe vérifier la température, clairement visible sur la façade de chaque bac. Celle-ci ne doit pas monter au-dessus de moins cent quatre-vingt-seize degrés Celsius, la température d'ébullition du gaz.

Il règne dans la pièce une atmosphère oppressante. L'éclairage assuré par des ampoules à la lumière jaunâtre apporte une lueur blafarde et malsaine à la salle. Il y a rarement plus de trois personnes en même temps, qui ne communiquent jamais entre elles, comme si elles craignaient de provoquer une quelconque catastrophe par le seul fait d'ouvrir la bouche. Même leurs pas sont mesurés, silencieux. Un observateur attentif pourrait tout de même percevoir le léger couinement provoqué par le frottement des semelles de crêpe sur la dalle lisse.

Pour l'instant, tout est calme.



La jeune femme marche le long de la route. Elle ne sait pas où elle est. Elle sait juste qu'elle ne doit pas se faire prendre. Elle n'est pas très grande, à peine de taille moyenne et d'apparence athlétique. De temps en temps, elle s'arrête, aux aguets, attentive au moindre bruit de moteur. Par deux fois, déjà, elle a sauté dans le fossé, se tapissant, essayant de se faire la plus petite possible au passage d'un véhicule. Chaque fois, elle est parvenue à passer inaperçue. Elle poursuit sa progression sous la pluie battante, à peine protégée par un imperméable élimé qu'elle a trouvé sur le dossier d'une chaise. Elle a eu de la chance, dans son malheur, car il contient un portefeuille avec un peu d'argent, suffisamment peut-être pour lui permettre d'aller chez son frère, à condition qu'il habite toujours au même endroit. Voilà presque un an qu'elle ne l'a pas vu. Ils ne se sont pas quittés en très bons termes; avec du recul, elle se rend compte qu'il avait raison et se maudit de ne pas avoir écouté ses conseils de prudence. On est stupide et impulsif quand on est jeune : elle aurait dû réaliser qu'il ne voulait que l'empêcher de faire quelque chose d'irréparable, simplement sur un coup de tête, parce qu'elle en avait marre de tourner en rond dans la petite ville où rien ne bouge, marre de ne trouver que des petits boulots qui permettent tout juste de survivre entre deux allocations qu'il faut aller quémander, marre de voir l'horizon se rétrécir, jour après jour, finissant par se réduire à deux murs nus encadrant une fenêtre aux rideaux gris de poussière.

La pluie redouble d'intensité, l'obligeant à se courber en deux pour échapper aux rafales qui lui cinglent le visage. Elle est épuisée, mais redoute de s'arrêter, de peur de ne plus pouvoir repartir. Néanmoins, elle est bien contrainte de le faire de temps en temps, à cause de cette douleur fulgurante qui s'empare de son abdomen rebondi. Elle n'en est qu'à sept mois et demi, pourtant. Le terme n'est pas encore là, bien qu'elle ait l'impression que les contractions deviennent de plus en plus régulières. Il ne

manquerait plus que ça, qu'elle accouche sur le bord de la route, en pleine nuit et sous la pluie ! Dans un recoin de son esprit, elle en vient presque à le souhaiter : elle serait débarrassée de tout ça, d'une manière ou d'une autre. Malgré tout, un effort de volonté la pousse à repartir de plus belle. Elle n'a pas réussi à fausser compagnie à ses geôliers — c'est ainsi qu'elle les considère — pour abandonner maintenant.

Malgré le vent et la pluie glacée qui couvrent presque tout le reste, elle perçoit le vrombissement d'un moteur. Encore ! Avant d'être prise dans le faisceau des projecteurs, elle traverse la route pour s'allonger dans le fossé, de l'autre côté. Elle sera ainsi à l'opposé du véhicule qui arrive dans son dos, et elle a l'impression que la profondeur y est plus importante. Se tassant au maximum, elle tente de rester immobile, malgré les frissons qui la secouent, aux aguets. Le véhicule s'approche. Elle imagine le conducteur et les hommes en train d'écarquiller les yeux derrière leurs lunettes de vision nocturne. Elle ne croit pas un seul instant qu'ils ne soient pas à sa recherche. Cela ne fait que renforcer sa volonté de ne pas être reprise. Ils n'auront pas son enfant !

Elle ne sait pas quand elle a décidé de le garder, en réalité. Cela a dû venir progressivement, sans qu'elle s'en aperçoive. Au début, le deal était simple : une banale insémination artificielle, un contrat signé pour l'abandon de l'enfant dès la naissance, une grosse somme d'argent virée sur son compte après la naissance et basta ! Tout le monde continue sa route dans le meilleur des mondes. Officiellement, elle participe à une expérience scientifique soigneusement encadrée par le gouvernement. Elle a beau être jeune, elle n'est pas idiote. Elle s'est rapidement rendu compte, lorsqu'on l'a empêchée de sortir du centre, que tout n'était pas aussi clair que ce qui lui avait été dit. Puis les menaces sont venues, à peine voilées, lui faisant prendre conscience qu'elle était sur le fil du rasoir. Jusqu'au moment où elle a compris que

quoi qu'il se passe, elle avait peu de chances de s'en tirer vivante : ils avaient besoin d'elle jusqu'à l'accouchement, mais ensuite ? Lui permettraient-ils de reprendre le cours de sa vie ? Elle était venue à en douter. Néanmoins, ce qui l'avait surprise plus que tout avait été la réalisation qu'elle ne voulait plus être séparée de son enfant. Depuis qu'elle avait commencé à le sentir bouger, répondre à ses caresses lorsqu'elle se passait la main sur le ventre, sa décision s'était raffermie. Elle se rappelle la première fois. Elle avait posé la paume de sa main à plat au-dessous de son nombril. Quelques secondes après, elle avait ressenti la pression du petit corps de l'autre côté de la paroi, un peu comme un chat qui vient frotter sa tête contre vous, quémendant des caresses. Ce jour-là, elle avait pleuré de joie. Elle n'avait aucun moyen de savoir qui était le père, mais cela n'avait strictement aucune importance : elle allait garder le bébé.

Le bruit s'approche. Elle a l'impression que la voiture ralentit. Inconsciemment, elle se retient de respirer. Le véhicule s'arrête, quatre portes claquent, avant qu'une voix qu'elle ne connaît que trop bien l'interpelle.

— Ludivine ! Sors de là ! Ne nous oblige pas à venir te chercher. Nous savons que tu es dans le fossé. Allez, ne fais pas l'imbécile ! Pense au bébé ! Tu vas attraper la crève !

Penser au bébé ! Elle ne fait que ça, depuis des semaines. C'est la raison pour laquelle elle en est là, trempée et frigorifiée par cette nuit dantesque. Le désespoir l'envahit. Que peut-elle faire maintenant qu'elle a brûlé toutes ses cartouches ?

Elle se redresse péniblement pour se diriger vers les quatre hommes. Deux d'entre eux s'approchent d'elle et lui passent une couverture autour des épaules, sans un mot, avant de l'obliger à s'asseoir à l'arrière du Humvee¹.

1 High mobility multipurpose wheeled vehicle : véhicule tout-terrain de l'US Army, utilisé dans de nombreuses armées. Il en existe une version civile.

Le colonel — elle ne connaît même pas son nom — s’installe à la droite du conducteur avant de claquer la portière. Sans un mot, il saisit un petit appareil dans la poche droite de son manteau. Sur le minuscule écran, un point rouge clignote, en plein centre. D’un brusque mouvement du pouce, il presse un commutateur sur le bord droit du traceur et l’appareil s’éteint.

La petite dinde ! Elle n’a même pas réalisé qu’on lui avait injecté une puce sous la peau, à l’intérieur du bras gauche sous prétexte de l’endormir afin de pratiquer des tests pour vérifier son état de santé.

Toujours sans un mot, il lève la main droite, index pointé vers le ciel, et effectue un bref mouvement de rotation. Le Humvee fait demi-tour pour reprendre le chemin du centre.

Coincée entre les deux armoires à glace qui l’entourent, Ludivine ferme les yeux. Elle est épuisée, tous ses espoirs sont ruinés. Elle n’a plus qu’à s’en remettre au destin, mais au fond d’elle-même elle sait que le monde vient de s’arrêter.



Sur son chariot, le cercueil est fermé maintenant, anonyme, basique, quelconque. Il n’y a ni fleur ni couronne, juste une plaque avec deux lettres et un nombre : L.A. 237.

— Colonel ?

La voix provient d’un homme revêtu d’une blouse blanche. Il semble proche de la quarantaine et son visage rond ne montre aucune trace d’un sentiment quelconque.

— Faites comme d’habitude. La procédure suit son cours.

— Bien, Colonel.

L’homme se détourne, poussant le chariot en direction d’un tapis roulant sur lequel il fait glisser le cercueil, apparemment sans effort. Il presse ensuite un gros bouton rouge au mur et la bière se met à avancer en direction d’une double porte métal-

lique qui s'ouvre à son approche avant de se refermer quelques secondes plus tard.

Le colonel est déjà parti, comme s'il se désintéressait de tout.

Caserne de Varcès Allières et Risset, Isère

Aurélien Moreau

La sonnerie aux morts vient de s'interrompre, non pas que j'y aie prêté la moindre attention, plongé dans mes pensées et ma douleur. À ma droite, Jean-Claude, mon frère aîné a passé le bras autour de mes épaules, me soutenant comme il l'a toujours fait. Je pense que s'il n'était pas là, je m'effondrerais comme une loque. Derrière moi, les parents de Valérie se tiennent, dignes, légèrement en retrait. Les miens ne sont pas là, et pour cause, ils sont déjà morts.

Les quatre cercueils sont alignés dans la grande cour de la caserne de Varcès. Les cuivres de l'orchestre brillent de mille feux sous le soleil éclatant, mais j'ai du mal à apprécier le spectacle lorsque je pense que la femme de ma vie repose maintenant dans une de ces quatre boîtes impersonnelles. Je n'ai même pas pu la voir une dernière fois. Une dernière fois ! Ce devait être LA dernière fois, son ultime mission avant qu'elle ne quitte l'armée à la fin de son contrat. Au lieu de cela, la jeep dans laquelle elle était en patrouille dans le nord du Tchad avait explosé sous le feu d'une roquette de Boko-Haram. Nous devons nous marier dans six mois.

Nous nous étions vus pour la première fois il y a deux ans, au cours d'une soirée comme il y en a tant, chez des amis. Je suppose que notre rencontre n'était pas fortuite, car Laurence, la femme de mon copain Jérôme, est une marieuse notoire dans notre groupe de relations. Elle avait dû estimer que j'étais resté célibataire depuis bien trop longtemps. Et elle avait eu raison : j'avais tout de suite été attiré par ce petit bout de femme aux cheveux bruns coupés au carré et aux yeux noisette pétillants. Nous nous étions rapidement mis à l'écart du bruit pour commencer à faire plus ample connaissance. À l'époque, le fait qu'elle soit dans l'armée ne m'avait ni rebuté ni étonné, surtout lorsqu'elle m'avait avoué que son père était également un militaire de carrière. J'avais surtout été étonné, parce qu'elle avait suivi des études de lettres classiques avant de s'enrôler. Cela nous avait permis de trouver un terrain d'entente, car je lui avais alors révélé que j'étais auteur. Je me rappelle encore cette partie de notre conversation comme si c'était hier.

— Tu es écrivain ? Toi ?

Sur le coup, cela m'avait pris un peu à rebrousse-poil, mais j'avais pris le parti d'en rire, n'ayant pas envie de m'engueuler avec elle avant même de la connaître.

— Pourquoi, ça te surprend ?

— Je ne sais pas... je m'imaginai quelqu'un de plus âgé, avec des lunettes et une barbe. Et tu écris quoi ?

— Oh, principalement des romans de gare, du genre thriller. J'ai eu la chance que mon premier manuscrit soit accepté par une maison d'édition, petite certes, mais qui a déjà publié quelques romans à succès. Tu en as peut-être entendu parler : il s'appelle *Le cryptogramme inca*, une sombre histoire de prophétie et de fin du monde, avec un complot à l'échelle mondiale et tout plein de méchants. Ça s'est bien vendu, et depuis mon éditeur me tanne pour que je finisse le suivant avant cet été. J'ai même eu droit à une belle avance.

J'ai eu l'impression, à ce moment-là, que j'étais entré dans une autre catégorie. J'étais passé du statut de gars sympa et pas trop moche à voir, à celui de type qui a des choses à dire.

— Et tu en es où ?

— Aux deux tiers environ. C'est assez difficile à évaluer parce que lorsque j'écris, l'histoire est assez fluide et il m'arrive de la modifier en cours de route, parfois quand je suis devant un mur, ou bien lorsque subitement, j'ai une idée nouvelle.

— Tu me feras lire ?

— Bien sûr, mais je ne sais pas si ça t'intéressera, tu sais. Ce n'est pas de la haute littérature.

— Il n'y a pas de haute littérature : soit elle est bonne, soit elle est mauvaise. Et encore, ça dépend des goûts.

Je ne sais pas ce qui m'avait séduit le plus, à cet instant précis, de son sourire éclatant ou de ses yeux, plongés dans les miens. Nous nous étions revus, souvent, et peu à peu, elle s'était installée dans ma vie, comme si elle y avait toujours été, s'imposant à moi telle une évidence.



Un militaire s'avance vers nous, l'air grave. Il tient un drapeau soigneusement plié. Il me le tend. Sur le moment, je ne sais trop quoi faire, mais Jean-Claude me serre doucement l'épaule, m'obligeant à sortir de ma torpeur. Je m'empare alors du bout de tissu que le gradé devant moi continue à brandir. Ma douleur est telle que c'est tout ce que cela représente dans mon esprit pour le moment. C'est à cause de ce foutu chiffon que ma Valérie est allée se faire sauter le caisson à l'autre bout du monde. J'ai juste envie de le lui balancer dans la gueule pour en effacer ce faux air de compassion qu'il affiche. Mon frangin doit sentir mon état d'esprit, car la pression de sa main s'accroît, m'obligeant à me reprendre. Je récupère le drapeau en remerciant le gradé d'un

hochement de la tête. De toute façon, je serais bien incapable de prononcer le moindre mot. Il plonge son regard dans le mien. J'ai beau essayer d'y déchiffrer un message, je n'y parviens pas : la grande muette dans toute sa splendeur ! Et encore plus quand elle ne parle pas !

Et pourtant, nous en avions discuté entre nous. Intellectuellement, j'ai toujours respecté son choix de carrière. Elle m'avait longuement expliqué les motifs qui avaient fait qu'elle s'était enrôlée, et pas seulement parce que son père était lui-même un militaire de carrière, et je ne l'en aimais que davantage, conscient du fait qu'elle s'était engagée dans une voie que j'aurais été incapable d'emprunter, probablement par manque de courage.

Cela n'enlevait rien au fait que chaque fois qu'elle partait en mission, j'étais mort d'inquiétude. Mais je savais qu'elle n'envisageait pas de faire toute sa carrière dans l'armée, se destinant à l'enseignement du français. Alors, j'avais rongé mon frein en attendant que son contrat arrive à échéance, croisant les doigts pour que rien ne lui arrive, incapable de dominer cette trouille qui me dévorait les tripes.

Je me retourne et tends le drapeau à mes beaux-parents. Robert me remercie d'un signe de tête. Visiblement, lui aussi est incapable de parler, pas plus que Virginie, son épouse. Valérie était leur fille unique : en la perdant, ils ont tout perdu.

La cérémonie se termine rapidement, et les troupes se dispersent au pas cadencé. Le drapeau est en berne, au sommet du mât.



Nous quittons le funérarium de Grenoble après avoir dispersé les cendres de mon amour. Je ne tiens plus debout. Je salue rapidement mes beaux-parents et Jean-Claude me ramène chez lui. Je n'ai pas eu droit au chapitre. Cette nuit, je dormirai dans la chambre d'amis. Mon frère est flic. Il n'a jamais cherché à fonder

une famille, se contentant de rencontres épisodiques. J'ai eu l'impression, certaines fois, que cela aurait pu déboucher sur quelque chose de plus sérieux, mais le fait est là : il est toujours célibataire. Nous en parlons peu entre nous, car il est assez discret sur le sujet, mais j'ai souvent eu l'impression que c'est lui qui a mis fin aux relations, probablement à cause de son métier. Je comprends mieux sa position, maintenant que je suis du mauvais côté de la barrière : à quoi bon courir le risque de faire souffrir quelqu'un qu'on aime ? Il n'empêche que je n'échangerais pour rien au monde les mois que j'ai passés avec Valérie. Mais bon Dieu que ça fait mal !

Il me raccompagne chez lui. Il n'habite pas très loin du funéraire, en réalité et encore moins loin de son boulot. Il possède un appartement au sixième étage, dans une des trois tours, Belledonne, Vercors et Mont-Blanc. La sienne, c'est la première. Pour aller travailler, il lui suffit de traverser la rue : l'Hôtel de police est juste en face.

En entrant chez lui, je jette le sac en toile contenant quelques affaires de rechange dans un coin du hall et vais m'effondrer sur le canapé de son salon. Je ne sais pas quoi faire, j'ai perdu tous mes repères. Et ces foutues larmes qui ne veulent toujours pas venir !

Jean-Claude ne dit rien. Il se dirige vers son bar. Je l'entends farfouiller et emplir deux verres. Il en pose un devant moi : une dose massive de cognac.

— Tiens. Je crois que nous en avons besoin tous les deux.

Je n'ai toujours pas la force de parler. Je me contente d'avaler une rasade d'alcool. J'ai du mal à déglutir tellement ma gorge brûle. Je finis tout de même par croasser quelques mots.

— Merci, JC. Je crois que j'ai surtout besoin de prendre une douche. Je reviens.

Il ne me retient pas.



éditions

/ ROMAN

/ PULP

/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits

www.nco-editions.fr

Le passé en abyme

P.J. Dubreuil

Version gratuite - Ne peut être vendu

Image de couverture : fournie par l'auteur

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



© n'co éditions

3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr